

« re en ennemis généreux : nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous
« asservissent ! »

Cet appel aux populations de l'Italie fut entendu. Une fermentation sourde se manifesta à Turin ; le roi de Sardaigne, effrayé, de



Napoléon au pont d'Arcole.

manda la paix.

Napoléon l'engagea à envoyer un ambassadeur à Paris, pour en traiter définitivement, lors de la conclusion d'un armistice qui fut signé à Cherasco le 28 Avril, et qui pouvait être considéré comme un traité

té préliminaire. Il livrait le Piémont à l'armée française, en lui ouvrant les portes de Coni, de Ceva et de Tortone.

En partant de Paris pour se rendre à son quartier-général, Napoléon avait emmené avec lui, outre son frère Louis et Eugène de Beauharnais, six aides-de-camp : Junot, Marmont, Lemarrois, Murat, Muiron et Duroc.

Ce dernier avait quelque chose de moins brillant que ses camarades, mais il avait peut-être plus d'instruction et de solidité dans l'esprit. Officier d'artillerie avant la Révolution, Duroc avait émigré ; mais il était rentré en France presque aussitôt. Napoléon avait été à même d'apprécier ses nombreuses qualités au siège de Toulon, et depuis ce moment il s'était sincèrement attaché à lui. Duroc se montra toujours reconnaissant : nul doute que, s'il eût survécu aux événements, sa fidélité n'eût noblement supporté les délicates épreuves de 1814 et de 1815.

A peine entré en campagne, le général en chef prit deux aides-de-camp de plus : Elliot, neveu du général Clarke, et Sulkowski.

Ce dernier était d'une bravoure chevaleresque ; il était plein de savoir et parlait admirablement toutes les langues de l'Europe. A peine adolescent, il avait combattu pour la liberté de son pays ; blessé au siège de Varsovie et forcé de fuir, il s'était réfugié en France.

Envoyé à Constantinople auprès de l'ambassadeur français Descorches, en qualité d'interprète, il fut ensuite chargé par le Comité de salut public d'une mission secrète dans l'Inde. Il avait déjà dépassé Alep, quand les Anglais, l'ayant dépiqué, le firent attaquer et piller par les Arabes, afin de s'emparer des instructions dont il était porteur.

Echappé de leurs mains comme par miracle, il revint à Paris, où il obtint facilement des lettres de service pour l'armée d'Italie. Un de ses rapports tomba par hasard sous les yeux du général en chef : le lendemain Sulowski était son huitième aide-de-camp.

Quant à Muiron, c'était peut-être de tous ses aides-de-camp celui que Napoléon affectionnait le plus, sans même excepter Junot.

On a beaucoup parlé, sous l'Empire, des brusqueries de Rapp et des sévères conseils de Duroc ; mais à aucune époque Napoléon n'eût permis qu'on raisonnât l'obéissance.

Il lui arrivait souvent d'être familier avec eux, de leur adresser

quelquefois aussi des paroles d'encouragement, dont la rareté augmentait le prix ; souvent même il leur demandait avis ; mais dans aucun cas, sa volonté une fois exprimée, il n'eût toléré la moindre objection. Il estimait les gens en raison de leur mérite, de leur valeur, de leur activité, et surtout de leur dévouement.

Une singularité du caractère de Muiron, c'est que seul, la nuit dans l'obscurité, il était aussi craintif et aussi superstitieux qu'il était téméraire et insouciant, le jour, sur un champ de bataille.

La veille du combat de Dégo, le 13 avril 1796 (cette date est à remarquer), après avoir fait dans la matinée plus de vingt lieues à cheval pour porter les ordres du général en chef, accablé de fatigue, Muiron se coucha sans se déshabiller pour être plus vite sur pied au moindre signal.

Depuis quelques jours il s'était beaucoup occupé de projets d'établissement pour l'avenir. Il voulait à la fin de la campagne, demander un congé à son général pour pouvoir acheter une petite propriété à Antibes, où il avait épousé une jeune veuve fort riche qu'il aimait passionnément et qui allait le rendre père.

A peine endormi, Muiron rêva qu'il était sur un champ de bataille couvert de morts. Devant lui était un gigantesque chevalier, armé de pied en cap, contre lequel il se battait. Ce paladin, au lieu d'épée, avait une faux dont il le frappait à outrance. Déjà l'un de ses coups l'avait atteint profondément à la tempe gauche, lorsqu'ils se prirent corps à corps. Dans la lutte, l'armure du chevalier étant tombée pièce, à pièce. Muiron ne vit plus qu'un hideux squelette qui toujours armé de sa faux se dressa devant lui en disant d'une voix sépulcrale :

— Je n'ai pu t'avoir aujourd'hui, mais je te prendrai tes amis les plus chers ; et quant à toi, tu me reverras dans huit mois!...

Muiron se réveilla le front couvert d'une sueur froide. Le jour commençait à poindre ; tout était calme dans le camp. Il voulut se rendormir ; mais ce sinistre avertissement qui semblait menacer ses meilleurs camarades, Junot et Marmont, redoubla son agitation.

Bientôt le mouvement qui précède un combat se fit remarquer autour de lui. Il rejoignit ses collègues, à qui il fit part de ce rêve et de ses craintes ; ceux-ci se moquèrent de lui, Junot plus que les autres.

Le combat eut lieu, et Junot reçut sur la tête deux blessures, dont l'une produisit la belle cicatrice qu'il avait le long de la tempe gauche. Quant à Marmont, il avait disparu au plus fort de la mêlée.

Persuadé que son ami avait été tué, Muiron tomba dans une sorte de délire qui effraya d'autant plus les chirurgiens, que depuis plusieurs jours la fièvre ne l'avait point quitté. On courut prévenir le général en chef, qui vint visiter son aide-de-camp pour le rassurer sur le sort de Marmont ; mais Muiron, incapable de rien entendre, s'écriait avec désespoir :

— Il est mort, vous dis-je, il est mort !

Tout à coup Marmont entre dans sa tente, l'habit couvert de sang. Il arrivait du quartier-général de Masséna, où Napoléon l'avait envoyé. A sa vue, Muiron pousse un cri déchirant et s'élance dans les bras de son ami. Malgré son impassibilité, le général en chef partagea l'émotion de tous.

Désormais assuré de ses communications avec la France, la conquête de la haute Italie était devant lui. Mantoue, l'impénétrable Mantoue en était la clef.

Napoléon conçut alors le dessein de se porter brusquement sur cette place, persuadé qu'il était que cette ville n'avait qu'une faible garnison, et qu'il lui serait facile de l'enlever.

Salicetti, commissaire du Directoire, et Berthier, chef d'état-major de l'armée, s'opposèrent à cette entreprise, qu'ils avaient jugé trop périlleuse.

— Si elle échoue, lui dirent-ils, l'armée aura à se défendre non-seulement contre toutes les forces autrichiennes, mais encore contre la population.

Napoléon céda ; mais il vit par la suite qu'il ne s'était pas trompé. Aussi déclara-t-il hautement qu'à l'avenir il ne suivrait plus que sa propre inspiration ; on sait si le succès justifia ses prévisions.

Cette circonstance fut une de celles qui imprimèrent à son caractère cette persévérance opiniâtre, et à son esprit cette conviction de supériorité, qui le jetèrent depuis dans tant d'entreprises aventureuses, dont il sortit toujours victorieux.

L'armistice de Cherasque avait reçu son exécution. Les troupes du roi de Sardaigne disséminées, et les places fortes du Piémont re-

mises aux soldats de la République, le général en chef juge qu'il pouvait profiter de ses victoires et s'établir sur une ligne forte.

Le général Beaulieu, consterné, s'étant retiré derrière le Pô, persuadé qu'il pourrait disputer le passage du fleuve à l'armée française, Masséna fut envoyé sur ce point. Beaulieu se hâta d'y rassembler ses meilleures troupes ; mais tout à coup Napoléon sort de Tortone à la tête de trois mille cinq cents grenadiers et de vingt pièces de canon, il longe la rive droite du Pô, et arrive à Plaisance en trente-six heures. On s'empare d'un bac, Lannes traverse le fleuve le premier, culbute deux escadrons de hussards autrichiens, et s'établit sur la rive gauche.

Le passage une fois démasqué, les autres divisions arrivent rapidement. Le général autrichien est cerné et culbuté ; en moins d'une heure il perd ses canons, ainsi que deux mille cinq cents prisonniers.

La 70^e demi-brigade et les généraux Brune et Ménard contribuèrent principalement au succès de cette affaire.

Les débris de la division autrichienne se hâtèrent de repasser l'Adda. On s'attendait à voir arriver dans la nuit quelques-uns des corps ennemis de Beaulieu, dans l'ignorance où celui-ci devait être du sort de la division Lipaty.

Effectivement, un régiment de cavalerie, qui précédait la colonne commandée par Beaulieu, se présente aux avant-postes du général Laharpe : les bivouacs prennent les armes ; mais après quelques décharges on n'entend plus rien.

Le général Laharpe, *grenadier par la taille et par le cœur*, veut aller vérifier en avant la présence de l'ennemi.

Il part à la tête d'un piquet, et retourne bientôt sur ses pas après avoir interrogé les habitants ; malheureusement il ne revint pas par la chaussée d'où ses troupes l'avaient vu partir, il avait pris de préférence un sentier ; et les postes français, croyant à l'approche de l'ennemi, accueillirent leur général par un feu très-vif. Laharpe tomba mort, frappé par ses propres soldats.

Cette perte porta la désolation dans l'armée.

Le même jour, 9 mai, Napoléon avait signé un armistice avec le duc de Parme, ce fameux élève de Condillac.

On lui laissa l'administration de ses États ; mais on exigea de lui deux millions en argent et dix-sept cents chevaux, et on l'obligea en outre à défrayer toutes les routes militaires et les hôpitaux qui seraient établis dans ses États ; enfin, il dut livrer vingt tableaux au choix des commissaires français.

Parmi eux se trouvait *la communion de Saint Jérôme*, chef-d'œuvre de Dominiquin. Le peuple et le souverain tenaient également à la possession de ce tableau ; et, en le voyant partir, ils témoignèrent les mêmes regrets que les amis des arts firent éclater à Paris lorsque, en 1815, ils virent dépouiller ce *Musée Napoléon* qui faisait depuis vingt ans l'orgueil de la France.

Ces nobles regrets éprouvés par les Parmésans étaient si vifs, que le duc de Parme, interprète de la volonté publique, fit proposer à Napoléon de lui payer particulièrement deux millions, s'il voulait lui laisser la *Communion de saint Jérôme*, mais celui-ci, dont l'unique fortune consistait alors dans son traitement de général en chef, refusa de souscrire à cette proposition, en disant :

— Honoré de la confiance de la République, je n'ai pas besoin de millions ; tous les trésors des deux duchés ne sauraient valoir à mes yeux la gloire d'offrir à ma patrie le chef-d'œuvre de Dominiquin.

« Je vous enverrai le plus tôt possible, mandait Napoléon au Directoire, les plus beaux tableaux du Corrège, entre autres un *Saint Jérôme*, que l'on dit être son chef-d'œuvre. J'avoue que ce tableau prend un mauvais temps pour arriver à Paris ; mais, en revanche, j'ai lieu d'espérer qu'on lui accordera les honneurs du Muséum. Je vous réitère la demande de quelques artistes connus qui se chargeront du choix et des détails de transport des choses rares que nous jugeons devoir vous expédier. »

Il avait écrit à Carnot, le 9 mai 1796 :

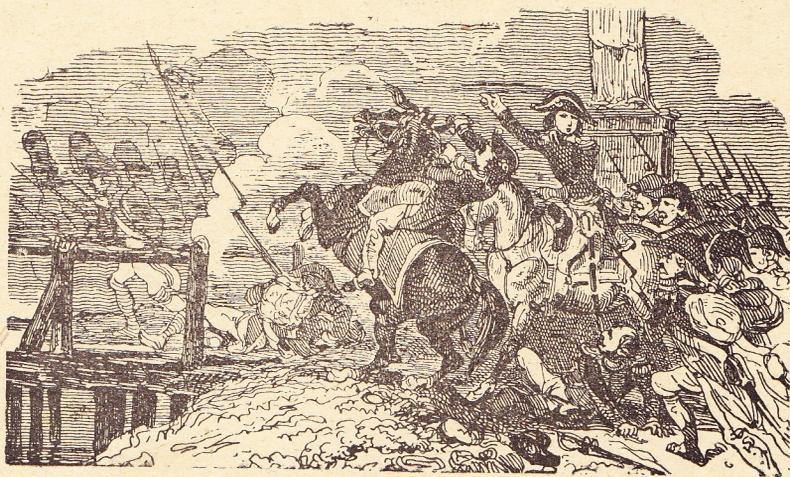
« Nous avons enfin passé le Pô ; la seconde campagne est commencée ; Beaulieu est déconcerté. Il calcule assez mal, et donne constamment dans les pièges qu'on lui tend. Peut-être voudra-t-il tenter une bataille, car cet homme-là a l'audace de la fureur et non celle du génie ; mais les 6.000 hommes que l'on a obligés hier de passer l'Adda, et qui ont été défaits, l'affaiblissent beaucoup. Encore une victoire et nous sommes maîtres de l'Italie.

« Je vous dois des remerciements particuliers pour les attentions
 « que vous voulez bien avoir pour ma femme ; je vous la recommande :
 « elle est patriote sincère, et je l'aime à la folie. J'espère que les
 « choses vont bien, pouvant envoyer une douzaine de millions à
 « Paris ; je suppose que cela ne vous fera pas de mal pour l'armée
 « du Rhin. »

Les Autrichiens ayant réussi, malgré la rapidité des mouvements des Français, à se rétablir derrière l'Adda, il ne restait d'autre parti à prendre que les attaquer de front.

Le quartier-général de l'armée française arriva à Cassel le 10 mai, à trois heures du matin ; à neuf heures l'avant-garde rencontre les troupes ennemies qui défendent les approches de Lodi avec quatre pièces d'artillerie légère. Les divisions Augereau et Masséna se mettent en marche ; pendant ce temps l'avant-garde culbute les postes autrichiens qui avaient déjà passé l'Adda.

Beaulieu a toute son armée rangée en bataille ; trente pièces de canon défendent le pont. Napoléon fait passer son artillerie et la



met en batterie ; la canonnade devient terrible ; l'armée française s'avance et se forme en colonne serrée, les bataillons de grenadiers s'élancent au pas de course vers l'ennemi aux cris de *Vive la République !*

Ils arrivent sur le pont, qui a trois cents toises de longueur ; les Autrichiens font un feu plus vif encore ; la tête de la colonne semble hésiter...

Ce moment d'incertitude peut tout perdre... Napoléon, mieux que personne, en sent l'importance ; aussi s'écrie-t-il, en brandissant son sabre au-dessus de sa tête :

— Mes amis ! ce n'est rien. Avancez toujours ; vous avez à votre tête des généraux qui se battent comme des grenadiers !

Masséna, Lannes, Berthier et Dallemagne se précipitent en avant des troupes... le pont est franchi ; les grenadiers ont renversé tout ce qui s'opposait à leur passage. L'artillerie ennemie est enlevée en un clin d'œil, et l'ordre de bataille de Beaulieu rompu ; la cavalerie survient, et achève, en dispersant les Autrichiens, de décider la victoire ; mais la nuit et l'extrême fatigue des troupes, qui avaient fait dans la journée plus de dix lieues, ne permirent pas de poursuivre davantage l'ennemi, qui cependant perdit 20 pièces de canon et environ 3.000 hommes, morts, blessés ou prisonniers. La perte des Français ne fut que de 400 hommes.

Après cette victoire, Napoléon voulant, sans être connu, interroger lui-même les prisonniers, afin de connaître l'effet moral qu'avaient produit sur l'ennemi des revers si rapides et si multipliés, s'adressa à un gros capitaine allemand qui lui répondit :

— Cela va très mal ; je ne sais comment cela finira. Nous avons affaire à un jeune général qui tantôt est devant nous, tantôt sur nos flancs ; qui nous attaque à droite, à gauche, par devant, par derrière... Pour ma part, je n'y comprends plus rien.

Napoléon cependant n'avait pas été très émerveillé de ses succès au siège de Lyon et au 13 vendémiaire ; ceux même de Montenotte ne le portèrent à se croire un homme supérieur ; ce ne fut qu'après Lodi qu'il lui vint dans l'idée qu'il pourrait bien devenir un acteur décisif sur la scène politique.

Alors jaillit en lui la première étincelle de cette noble ambition qui depuis ne cessa d'être le puissant véhicule de toute sa vie. Après Lodi, disons-nous, Napoléon cessa de douter de la puissance de son génie, dont jusque-là il n'avait eu que la conscience.

Vingt ans plus tard, à Sainte-Hélène, madame Bertrand lui faisant lecture d'une *Relation des Campagnes d'Italie*, arrivée à ce passage : « La première bataille que Bonaparte livra fut celle du pont de Lodi ; il montra un grand courage, et fut parfaitement secondé « par le général Lannes, qui passa le pont après lui... »

— Auparavant ! s'écria Napoléon avec force ; avant moi !... Lannes passa le premier sur le pont, je n'ai fait que le suivre... Il faut rectifier cela sur-le-champ.

Ayant dit, il prit une plume, et écrivit sur le livre une note marginale à ce sujet.

Ce fut encore à Lodi que l'armée lui conféra le grade de *Caporal*, devenu si populaire, lors même qu'il fut empereur.

Le 15 mai suivant, Napoléon faisait son entrée triomphale à Milan, aux cris d'enthousiasme d'une population devenue amie.

En moins d'un mois il avait gagné six batailles, dispersé deux armées, soumis un roi, chassé un prince, et établi sa domination sur la plus belle partie de l'Italie, tout en préparant de nouvelles conquêtes.

Le même jour, à cent cinquante lieues de distance, un traité de paix était signé à Paris avec la Sardaigne.

Huit jours de repos avaient été accordés à l'armée ; ces huit jours ne furent à Milan qu'une suite de fêtes ; mais ils suffirent à Napoléon pour réorganiser le pays.

De Milan, il envoya son aide-de-camp Murat porter au Directoire les vingt-et-un drapeaux qui avaient été pris aux Autrichiens dans cette courte et brillante campagne.

Personne n'était plus propre que Joachim à donner à cette solennité presque théâtrale tout l'éclat convenable. Murat fut accueilli avec enthousiasme par le Directoire, qui le nomma aussitôt général de brigade.

Cet aide-de-camp n'était pas seulement chargé de cette mission d'apparat ; le général en chef lui avait remis pour sa femme une lettre pressante où il l'engageait à venir le rejoindre en Italie ; mais Joséphine, alors gravement indisposée, ne voulut pas s'exposer aux dangers d'une longue route, et Murat dut retourner seul à Milan.

Ce fut Junot qui, un peu plus tard, accompagna madame Bonaparte dans ce voyage ; Napoléon l'avait envoyé, lui aussi, porter au Directoire les seconds drapeaux pris à la bataille de la Favorite, où le général autrichien Provera avait été fait prisonnier.

Junot, premier aide-de-camp du général en chef de l'armée d'Italie, fut reçu à Paris avec encore plus de pompe que ne l'avait été Murat.

C'était ordinairement au Champ-de-Mars qu'avaient lieu ces sortes de cérémonies.

Sur un amphithéâtre immense élevé au centre, se plaçaient les cinq directeurs, les ministres et les premières autorités, puis les savants, les orateurs, les littérateurs et les artistes les plus distingués. Ces membres du corps diplomatique, ainsi que les militaires qui se trouvaient dans la capitale, étaient invités à se réunir au Directoire. Des cérémonies publiques avaient de la grandeur ; mais quelquefois aussi elles se passaient plus bourgeoisement dans les salons du Luxembourg, et ceux qui ont pu en être témoins n'oublieront jamais le ridicule de ces petites comédies intérieures.

« J'ai vu dans les appartements du Petit-Luxembourg, écrivait
« confidentiellement l'aide-de-camp Lavalette à un ami intime, j'ai
« vu nos cinq rois, vêtus du manteau de François 1^{er} chamarrés de
« dentelles et coiffés du chapeau à la Henri IV.

« La figure de Laréveillère-Lépaux semblait un bouchon fixé sur
« deux épingle. M. de Talleyrand, en pantalon de soie lie de vin,
« assis sur un pliant aux pieds de Barras, et présentant gravement
« à ses souverains un ambassadeur du grand-duc de Toscane, tandis
« que le général Bonaparte mangeait le dîner de son maître.

« A droite, sur une estrade, cinquante musiciens et chanteurs de
« l'Opéra, Lainé, Lays et les actrices criant une cantate patriotique
« sur la musique de Méhul ; à gauche sur une autre estrade, deux
« cents femmes, belles de jeunesse, et de fraîcheur s'extasiant sur le
« bonheur et la majesté de la République.

« Toutes portaient une tunique de mousseline et un pantalon de
« soie collant, à la façon des danseuses d'opéra. La plupart avaient
« des bagues aux orteils. Le lendemain de cette belle fête, des milliers
« de familles étaient proscrites dans leurs chefs, quarante-huit départe-
« ments étaient veufs de leurs représentants, et trente journalistes
« allaient mourir à Sinnamary ou sur les bords de l'Ohio. »

Or, cette fois, à cause de l'incertitude du temps (on était à la fin de janvier 1797), la réception de Junot eut lieu au Luxembourg.

Le président, Siéyes, ne prononça pas de discours ; les assistants apprécièrent beaucoup cet avantage. Madame Bonaparte assista à la cérémonie. Elle se rendit au Luxembourg, accompagnée de Madame Tallien, qui était alors dans la fleur de sa beauté.

On peut penser que le premier aide-de-camp de Napoléon ne fut pas médiocrement fier, son message terminé, de donner le bras, pour sortir du palais des directeurs, aux deux femmes les plus charmantes de Paris, Joséphine et madame Tallien.

— Vive la citoyenne Bonaparte ! crièrent les femmes du peuple, qui encombraient la cour, lorsque le petit groupe vint à passer.

— Vive la République ! crièrent les hommes.

Cette solennité se termina, aux portes du palais, par une mêlée générale de coups de poing et de coups de bâton échangés entre les membres de divers clubs, qu'un même motif de curiosité avait attirés aux Luxembourg, mais qui s'étaient avisés de parler politique à propos de l'événement du jour.

Junot, comme nous l'avons dit, accompagna madame Bonaparte, qui partit immédiatement pour l'Italie.

Ils arrivèrent à Bologne, où Napoléon s'occupait alors de régulariser l'élan des habitants, que la présence des troupes françaises avait électrisés. Les fêtes se succédèrent tant que Joséphine demeura auprès de son mari.... Mais revenons.

Le 24 mai 1796, Napoléon avait quitté Milan pour courir à de nouvelles victoires. C'était dans le Tyrol même qu'il avait résolu de porter la guerre. L'entreprise était hardie, téméraire, peut-être ; mais elle n'en avait que séduit davantage son génie entreprenant.

Il savait qu'en Italie deux sortes d'ennemis étaient à craindre pour lui ; mais il était loin de penser que la joie d'un peuple qu'il venait pour ainsi dire de rendre à la liberté, fût feinte, et qu'une terrible conspiration était sur le point d'éclater.

Quelques heures après le départ du général en chef, la tocsin sonnait dans toute la Lombardie. Des émigrés français, des agents de l'Angleterre, parcouraient les villes, publiant que Nice était prise, que l'armée de Condé venait d'arriver, que celle de Beaulieu, renforcée de 60,000 hommes, s'avancait à marches forcées.

De tous côtés on engageait le peuple à s'armer contre les Français, les affilés de l'Autriche, les sbires et les agents du fisc se faisaient remarquer par leur fureur.

Napoléon venait d'arriver à Lodi quand lui parvinrent ces inquiétantes nouvelles. La garnison de Milan n'avait que trop bien secondé les révoltés de Pavie ; le peuple, de son côté, avait foulé aux pieds

la cocarde tricolore et arraché l'arbre de la liberté, qu'il saluait le matin même de ses cris d'enthousiasme.

Il fallait se hâter de réprimer l'insurrection à sa naissance.

A la tête de 300 chevaux et d'un bataillon de grenadiers, Napoléon rentre à Milan, rétablit l'ordre, fait arrêter quantité d'otages, ordonne de fusiller les révoltés pris les armes à la main, et déclare à l'archevêque et aux seigneurs qu'ils répondent sur leurs têtes de la tranquillité publique.

De Milan, Napoléon se porte avec la même rapidité sur Pavie. Là, les insurgés étaient en force ; au bruit du tocsin, huit ou dix mille s'étaient rassemblés ; déjà ils avaient massacré tout ce qu'ils avaient rencontré de Français.

Le général Haquin, arrivé à l'improviste au milieu du tumulte, avait été frappé, par derrière, d'un coup de baïonnette, lorsque l'arrivée des troupes vint déjouer leur projet.

A la tête des trois cents chevaux, Lannes, aussitôt qu'il aperçoit les révoltés, les charge, les détruit. Bientôt le village de Binasco est la proie des flammes : Napoléon pense que le spectacle de cette exécution militaire, dont les habitants de Pavie sont témoins du haut des remparts, en imposera à la ville rebelle ; mais aucune démonstration ne vient le confirmer dans cet espoir.

La nuit se passa ainsi dans l'attente ; la population de la ville, forte de trente mille hommes, s'était jointe aux dix mille campagnards qui avaient, les premiers, levé l'étendard de la rébellion.

Napoléon n'hésita pas à attaquer cette masse, toutefois après avoir fait placarder sur les portes de Pavie cette proclamation :

« Une multitude égarée, sans moyens réels de résistance, se porte
« aux derniers excès dans plusieurs communes, méconnaît la Répu-
« blique, et brave l'armée triomphante des rois. Ce délire inconce-
« vable est digne de pitié : on égare ce pauvre peuple pour le
« conduire à sa perte. Le général en chef, fidèle au principe qu'a
« adopté sa nation, de ne pas faire la guerre aux peuples, veut
« bien laisser une porte ouverte au repentir ; mais ceux qui sous
« vingt-quatre heures n'auront pas posé les armes, seront traités
« comme rebelles ; leurs villages seront brûlés. Que l'exemple terri-
« ble de Binasco leur fasse ouvrir les yeux : son sort sera celui
« de toutes les communes qui s'obstinaient à la révolte. »

Cependant les insurgés avaient répondu à la sommation qui leur avait été faite de se rendre, que tant la ville aurait des murailles ils résisteraient aux Français.

Il fallait donc brusquer l'attaque : avec six pièces d'artillerie on bat les portes, mais inutilement ; les remparts toutefois sont balayés par la mitraille.

Le général Dommartin fait, à la faveur de ce feu soutenu, marcher un bataillon de grenadiers armés de haches : bientôt les portes sont entoncées, les Français entrent au pas de charge, débouchent sur la place, et se logent dans les maisons qui forment la tête des rues.

Alors on vit les magistrats, les nobles, le clergé, ayant à sa tête l'archevêque de Milan et l'évêque de Pavie venir demander grâce.

Le désordre était à son comble dans la ville ; les feux étaient allumés pour l'incendie : quelle résolution allait prendre le vainqueur ?

« Trois fois, écrivit-il le soir même au Directoire, l'ordre d'incendier la ville a expiré sur mes lèvres. Enfin j'ai vu arriver la garnison, qui, ayant brisé ses fers, venait embrasser ses libérateurs. Je fis faire l'appel de mes soldats ; il n'en manquait pas un. Si le sang d'un seul Français avait été versé, je voulais, des ruines de Pavie, élever une colonne sur laquelle j'aurais fait écrire : *Ici était la ville de Pavie !* »

Ainsi finit cette fameuse révolte : la ville avait été livrée quelques heures au pillage ; et l'exagération même que mirent les ennemis des Français dans le récit de cette catastrophe, ne fut pas sans utilité pour les vainqueurs, parce qu'elle inspira une crainte salutaire à toute l'Italie.

Au passage du Mincio, qui eut lieu quelques jours après (le 30 mai), Napoléon courut un de ces dangers personnels qui auraient pu mettre fin dès lors à sa glorieuse carrière, et faire peut-être considérer, par le vulgaire, comme des échauffourées heureuses, mais blâmables, les actes de génie par lesquels il venait de débiter.

L'affaire était décidée ; l'ennemi fuyait, poursuivi dans toutes les directions.

Le général en chef, après avoir donné ses ordres, étant harassé

de fatigue, s'arrête dans un petit château pour y prendre un bain et s'y reposer un peu.

Tout à coup arrive un détachement autrichien qui, cherchant une issue à sa fuite, s'était égarée en remontant le Mincio. Napoléon se trouvait presque seul dans cette habitation.

La sentinelle en faction à la porte extérieure n'a que le temps de la fermer en criant : *Aux armes!* et le général victorieux, au milieu de son triomphe, est réduit à se sauver, à demi nu, par les derrières des jardins.

Ce danger, qui pouvait se renouveler fréquemment, fut la cause de la formation des *guides*, chargés plus spécialement de la garde de la personne de Napoléon.

Ce corps fameux, composé de cavaliers d'élite ayant tous cinq ans de service, reçut, dès sa création, l'uniforme adopté depuis pour les chasseurs de la garde impériale, glorieux uniforme, qui fut aussi le dernier habit porté à Sainte-Hélène par l'Empereur mourant.

Les Autrichiens avaient été chassés de Brescia, et l'armée française s'était élevée à la hauteur de son jeune général en chef.

Au commencement de cette seconde campagne, on avait vu une division entière, celle du général Guyeux, rester quarante-huit heures sans prendre de nourriture, et cependant n'en pas moins continuer de marcher, de combattre et de vaincre.

A Lonato de vains efforts avaient été tentés pour déloger l'ennemi d'un plateau qui dominait le champ de bataille ; l'avantage de la journée était compromis : Napoléon pousse son cheval jusqu'à l'avant-garde, commandée par Masséna, et donne rapidement des ordres dont l'exécution doit assurer la victoire.

En ce moment arrivait la division Guyeux, moins affamée de pain que de gloire, marchant à la baïonnette, parce qu'elle avait brûlé toutes ses cartouches. En passant près du groupe de l'état-major-général, un chasseur quitte son rang, et, s'approchant du général en chef :

— Citoyen général, lui dit-il à demi-voix, il faudrait placer quelques pièces de canon là, où vous êtes, et envoyer une demi-brigade là-bas, sur le flanc droit de votre cavalerie ; autrement nous sommes perdus, et vous aussi.

— Tais-toi, malheureux ! et retourne à ton rang.

Telle fut la réponse de Napoléon. Il avait ordonné précisément

les deux mouvements si hardiment conseillés par le jeune soldat, qu'il suivit des yeux jusqu'à ce qu'un tourbillon de fumée l'eût dérobé à ses regards.

Une heure après, les Français occupaient le plateau, et les Autrichiens, forcés de battre en retraite, se repliaient sur Gavardo.

Le soleil se couchait ; les troupes françaises allaient trouver quelque repos au bivouac ; mais Napoléon, préoccupé d'une idée fixe, fait mettre la division Guyeux sous les armes.

Il passa lentement dans les lignes, interroge du regard toutes les figures, sans qu'aucune parole ne sorte de sa bouche. Arrivé à la fin du dernier rang, une expression d'impatience se peint sur son visage : il n'a pu reconnaître celui qu'il cherche ; et, revenu devant le front de bataille, il demande d'une voix élevée :

— Quel est le chasseur qui, ce matin, a osé quitter sa compagnie pour venir me parler, au moment de combattre ?

Personne ne répondit.

— Eh bien ! reprend Napoléon, qu'il la quitte encore, et qu'il vienne à moi ; cette fois je l'y invite.

— Citoyen général, répondit alors une voix grave, il manque à l'appel ; nous étions coude à coude, un boulet l'a coupé en deux.

Napoléon, visiblement ému, ôta son chapeau et s'écria :

— Soldats ! c'était un brave !

Puis, se retournant vers le chef de cette demi-brigade, placé à ses côtés, il ajouta tristement :

— Si c'était moi que le boulet eût emporté ce matin, ce chasseur aurait pu me remplacer ce soir.

On n'eut l'explication de ces étranges paroles que lorsque le général en chef, rentré à Lonata, raconta à Masséna, devant d'autres officiers-généraux, le court dialogue qu'il avait eu avec le jeune soldat, mort si glorieusement.

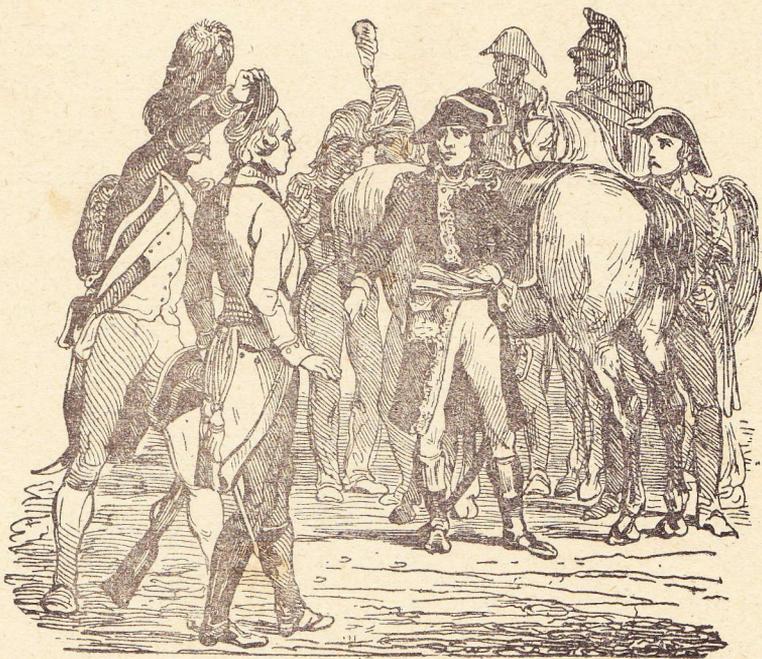
Resté à Lonato avec son quartier-général, Napoléon n'avait gardé avec lui qu'un bataillon et l'escadron des guides, qui lui servait d'escorte.

Tout à coup, une division autrichienne, dont on ne soupçonnait pas la présence, cerne la ville ; les Français ont à peine eu le temps de prendre les armes, que déjà un parlementaire demande à être introduit auprès du général en chef qui les commande.

Napoléon ordonne que cet officier soit amené, les yeux bandés, au milieu de son état-major.

— Monsieur, lui demande-t-il, je suppose, à votre démarche, que vous venez nous proposer de vous rendre ?

— Général, répond le parlementaire tout étourdi de la question, c'est vous, au contraire, que je viens sommer de mettre bas les armes.



— En ce cas, Monsieur, je ne puis accepter vos paroles que comme une insulte. Retournez donc vers celui qui vous a envoyé, et dites-lui qu'un général en chef de l'armée républicaine est ici, et que s'il veut le prendre, il est libre de l'essayer.

— Mais, général, je dois vous prévenir que nous avons cinq mille hommes d'infanterie, trois cents cavaliers et...

— Monsieur, interrompit Napoléon en regardant froidement sa montre, vous ajouterez que je fais fusiller vos cinq mille hommes d'infanterie et vos trois cents cavaliers, si, dans vingt minutes, ils ne se sont pas rendus. Allez, Monsieur.

Avant que l'officier autrichien n'eût quitté la salle, Napoléon avait ordonné de faire sortir toute l'infanterie et toute la cavalerie, pour se préparer au combat.